

Le grand  
magasin

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Pion, Marylène, 1973-

Le grand magasin

Sommaire : t. 1. La convoitise.

ISBN 978-2-89585-848-5 (vol. 1)

I. Pion, Marylène, 1973-. La convoitise. II. Titre.

PS8631.I62G72 2017 C843'.6 C2017-940083-5

PS9631.I62G72 2017

© 2017 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution au Canada*

PROLOGUE

prologue.ca

*Distribution en Europe*

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Marylène Pion et Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARYLÈNE PION

# Le grand magasin



La convoitise



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Les secrétaires*

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

*Les infirmières de Notre-Dame*

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

*Flora, une femme parmi les Patriotes*

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

*À ma filleule Chloé.*



# 1

D'une seule main, Olek saisit la poche de jute et la plaça sur son épaule. Parcourant du regard la cale sombre du navire, il espérait sincèrement que ses compagnons ne tarderaient pas à revenir pour l'aider à décharger ce qu'il restait. Connaissant M. Robitaille, Olek savait que le patron ne serait pas content d'apprendre que certains de ses gars se la coulaient douce lorsqu'il s'absentait. Adrien Robitaille n'était pas un mauvais bougre. Il respectait ses employés, malgré son air bourru et sévère, mais il détestait plus que tout la fainéantise. Olek avait prié ses collègues de terminer de vider la cale du *Georgina* avant de faire cette fameuse pause qu'ils revendiquaient depuis plus d'une heure.

Malgré sa stature imposante – il dépassait presque tout le monde d'une tête –, Olek n'avait pas une grande autorité sur les travailleurs. Après tout, il n'était qu'un immigrant parmi tant d'autres, ne cessaient-ils de lui rappeler. Pourtant, il se débrouillait maintenant aussi bien dans la langue anglaise que dans la langue française. M. Robitaille lui accordait sa confiance, suffisamment pour lui offrir un poste plus élevé, mais Olek préférait rester débardeur. Il saisit une seconde poche de jute pour compenser le manque de vigueur de ses coéquipiers et la déposa sur celle qui se trouvait déjà sur son

épaule droite. Ses genoux fléchirent légèrement, mais ce moment de faiblesse ne l'arrêta pas et il avança pour remonter sur le pont.

Les craquements du navire le ramenèrent près d'une dizaine d'années en arrière. Il se souvenait de son arrivée à Montréal dans ce bateau où, pendant toute la traversée, il avait cru mourir à plusieurs occasions. Le navire avait subi l'assaut d'une tempête, et Olek se revoyait, recroquevillé aux côtés de sa mère, essayant de chasser la nausée qui montait et se bouchant les oreilles pour faire taire les gémissements du bâtiment secoué par les vagues. Ses parents étaient près de lui, le rassurant du mieux qu'ils le pouvaient, cachant l'effroi qu'ils ressentait durant ce voyage beaucoup plus long que prévu. Olek avait très peu de souvenirs de Simferopol, sa ville natale en Ukraine. Tout ce qu'il se rappelait, c'était les quelques fois où, le dimanche, il était allé pêcher avec son père sur le Salguir. Ses parents avaient voulu fuir l'Ukraine déchirée par les bolcheviks et les troupes allemandes. Ivan et Dasha Vetrov rêvaient d'un avenir meilleur pour leur fils et pour eux-mêmes. Quelque part au Canada, près d'une ville appelée Winnipeg, une terre qu'ils pourraient cultiver les attendait. Cette terre promise leur offrait un nouveau départ, et Ivan voulait absolument saisir sa chance.

Olek avait quatorze ans lorsqu'il avait foulé le sol canadien, débarquant de ce navire et se jurant intérieurement de ne plus jamais remettre les pieds dans une embarcation. Ironie du

sort, il s'était trouvé un emploi comme débardeur et, chaque jour, il déchargeait des marchandises de bateaux parcourant les océans.

Le poids des sacs de jute le ramena au moment présent. Il grimpa sur la passerelle et cligna des yeux à la lumière du jour. Il mit quelques secondes à s'habituer à la clarté. Déposant sa charge sur le quai, il se frotta l'épaule droite, endolorie par la lourdeur des paquets.

— Bon! Le Russe fait du zèle, asteure!

Olek tourna la tête vers ses compagnons. Il serra les poings, se prépara à riposter.

— C'est moi qui lui ai lancé le défi de remonter deux poches de la cale, expliqua Joseph Pageau en se levant et en marchant vers lui.

Pageau sortit deux cigarettes de la poche avant de sa chemise, en tendit une à Olek et, après avoir allumé la sienne, lui proposa le feu de son briquet.

— J'aurais dû organiser des gageures, je me serais fait une couple de piastres rapidement.

— Y a rien là, lever deux poches! J'ai connu un gars sur un autre *dock* qui déchargeait quatre poches à la fois, riposta John O'Mailey, le dos appuyé sur une caisse de bois.

— Voyons donc! Personne n'est aussi fort qu'Olek dans notre *gang*, rétorqua Jos Pageau.

— Je continue à dire que ce n'est pas parce qu'il est fort, mais bien parce qu'il veut impressionner le bonhomme Robitaille, renchérit Bob Patenaude.

— Peu importe, ça fait toujours ben deux poches de moins que tu auras à transporter quand le *break* sera fini.

Jos entraîna Olek un peu plus loin.

— Tu devrais faire attention, les gars n'aiment pas ça, des employés trop zélés.

— J'ai une *job* à faire et je la fais. Je prendrai un *break* quand j'aurai terminé. M. Robitaille ne serait pas content de savoir que la cale est encore pleine et que les gars se reposent.

— On va y retourner dans cinq minutes, ajouta Jos en consultant sa montre de poche. En attendant, prends donc le temps de fumer ta cigarette.

Olek tira une bouffée et jeta un œil en direction de ses camarades, tous affalés sur le quai, adossés aux caisses de bois qui venaient d'être déchargées. Il hocha la tête. Non, il n'était pas comme eux, il avait à cœur de bien travailler, de satisfaire aux exigences de M. Robitaille qui lui avait si gentiment offert sa chance. Il ne pouvait perdre cet emploi. Sa mère comptait sur lui pour rapporter une paye décente à leur modeste logement.

Il était hors de question qu'il soit congédié parce que les autres employés étaient trop paresseux pour terminer de

vider un navire avant de se reposer. Olek aspira une dernière bouffée de sa cigarette, qu'il lança dans le fleuve, puis retourna dans la cale chercher d'autres sacs.

\* \* \*

Olek apporta la dernière touche au souper, Dasha ne devrait pas tarder. Il avait préféré rentrer directement du travail plutôt que d'aller dépenser une partie de sa paye à la taverne avec ses collègues. Comme d'habitude à cette heure, sa mère n'était pas encore arrivée, mais ce n'était qu'une question de minutes. Olek se pencha au-dessus de la casserole, fier du résultat. L'odeur d'oignons grillés lui chatouilla les narines.

— Oleksander! Ce n'est pas à toi à faire ça!

La voix le fit sursauter. Olek interrompit son geste, se sentant fautif sans véritable raison. Dasha se pressa près de la cuisinière et poussa gentiment son fils pour prendre sa place. Elle brassa et huma le contenu de la casserole. Elle avait toujours considéré la cuisine comme son royaume, et Olek, en préparant le souper, venait d'entrer sur son territoire. Olek crut bon d'expliquer la recette qu'il avait concoctée.

— Ce n'est rien de bien compliqué. J'ai mis un peu de lard, comme vous le faites habituellement, se justifia-t-il.

Dasha inspecta d'un œil avisé les aliments dans le chaudron et approuva de la tête.

— Ça sent délicieusement bon, ton souper, mon fils.

Olek lui envoya un sourire et saisit deux assiettes, qu'il remplit du mélange de pommes de terre et d'oignons grillés. Dasha s'installa à la table, prête à goûter au repas de son garçon. L'expression de satisfaction qui illumina son visage confirma à Olek qu'il s'était bien débrouillé.

— C'est vraiment très bon, Oleksander, mais je persiste à dire que c'est à moi à préparer les repas.

— Vous finissez de travailler tard à la Belding et ça me fait plaisir de vous aider à la maison. Je n'avais pas envie de sortir avec les autres ce soir, j'ai préféré rentrer tôt.

Dasha ne répondit rien et continua de manger. Elle observa à la dérobée le gaillard qui mangeait également avec appétit. Oleksander ressemblait tellement à Ivan en vieillissant ! Il était maintenant aussi grand que son défunt mari, ses cheveux châtain en bataille et ses yeux bleu glacier lui rappelaient Ivan à l'époque où ils étaient de jeunes mariés. Sans la présence de son fils, elle ne saurait pas du tout où elle en serait aujourd'hui. Le décès précipité d'Ivan l'avait laissée dans un grand désarroi. Oleksander et elle devaient survivre dans ce pays hostile dont elle ne comprenait pas les langues parlées.

Lorsque Ivan lui avait soumis le projet d'immigrer au Canada pour fuir l'Ukraine ravagée par la guerre, Dasha avait beaucoup hésité. L'inconnu lui faisait peur, cette longue traversée n'augurait rien de bon. Ivan lui avait rappelé à quel point ils souffraient depuis le début de ce terrible conflit et avait évoqué l'hiver 1916 au cours duquel le peu

de nourriture dans la réserve leur avait fait craindre le pire. Quelques compatriotes s'étaient déjà établis au Canada et les échos qu'en avait eus Ivan lui laissaient présager un bel avenir. La terre en Amérique semblait se montrer beaucoup plus généreuse que celle de leurs ancêtres. Dasha n'avait pas envie de s'installer aussi loin de chez elle. Ivan lui avait alors présenté un argument de taille : la perte de leurs trois enfants en bas âge et leur devoir d'offrir une vie meilleure à leur fils Oleksander. Dasha n'avait eu d'autre choix que d'accepter pour le bien de leur seul enfant survivant.

La femme s'était efforcée d'oublier cette traversée qui avait duré plus longtemps que prévu. Le navire avait essuyé des tempêtes et Dasha avait tout fait pour rassurer Olek, malgré sa propre peur de sombrer. Une fois descendue du bateau, elle avait tourné la page sur cet éprouvant périple, faisant face à l'avenir qui se présentait. Elle s'efforçait de croire que ce qu'Ivan avait promis se réaliserait, ils seraient enfin heureux sur cette terre lointaine. Ils avaient passé quelques jours à Halifax, le temps qu'Ivan organise leur voyage en train jusqu'à Winnipeg, et ils avaient fait connaissance avec ce nouveau pays qui les accueillait.

En chemin vers ces prairies luxuriantes où bon nombre de leurs proches se trouvaient déjà, ils avaient dû s'arrêter quelques jours à Montréal, Ivan était trop souffrant pour poursuivre le voyage. Les quelques jours prévus dans la métropole s'étaient transformés en semaines. Ivan ne s'était jamais

remis de la fièvre qui s'était emparée de lui, et le médecin appelé à son chevet n'avait rien pu faire pour sauver le père de famille.

Dasha avait dû prendre rapidement les choses en main. Leur rêve de s'installer dans l'Ouest canadien venait de se terminer abruptement avec le décès de son mari. La femme ne parlait ni anglais ni français, mais heureusement le médecin qui avait veillé sur Ivan pendant ses derniers instants employait une vieille dame russe pour s'occuper de ses enfants. M<sup>me</sup> Batrova avait pris la veuve et son fils sous son aile, leur apprenant quelques mots dans les deux langues pour qu'ils puissent se débrouiller, les hébergeant pendant quelques mois, le temps que Dasha se trouve un emploi à Montréal.

À plusieurs reprises, le découragement s'était emparé de son cœur, et, si ce n'avait été de la présence d'Oleksander, Dasha aurait baissé les bras. Elle ne pouvait s'installer toute seule à Winnipeg avec son garçon, et il était hors de question de retourner en Ukraine. Elle devait absolument regarder droit devant elle, pour le bien de son fils. Son mari, en achetant leurs billets pour cette traversée, avait voulu leur offrir une nouvelle vie, et cette tâche lui incombait désormais. Bien décidée à s'intégrer à sa société d'accueil, Dasha avait choisi de s'exprimer en français.

Les emplois étaient rares, le retour des hommes partis à la guerre se faisait sentir dans la métropole. Les femmes qui les avaient remplacés pendant le conflit étaient forcées

de rentrer à la maison. Dasha devait travailler, mais les refus s'accumulaient, la décourageant de refaire sa vie au Canada. Heureusement, la Belding-Corticelli Ltd., fabricant de fils et de rubans de soie, avait besoin de femmes pour des tâches spécifiques. Grâce à M<sup>me</sup> Batrova, Dasha s'était trouvé un poste de bobineuse dans l'usine de la rue du Canal. Le salaire n'était pas faramineux, mais il leur avait permis de subsister, Oleksander et elle.

Dasha fixait son assiette, repensant aux dernières années qui avaient été éprouvantes pour elle et son fils, mais que malgré tout elle ne regrettait pas. Elle s'en était bien tirée. Un sourire se dessina sur ses lèvres minces ; il n'échappa pas à Olek qui observait sa mère depuis quelques secondes.

— Si j'avais su qu'en cuisinant un souper je vous rendrais aussi heureuse, je me serais risqué plus tôt.

Olek s'était levé et, d'un geste, incita sa mère à rester assise pendant qu'il débarrassait la table.

— Je repensais à tout le chemin parcouru depuis notre arrivée ici. Neuf années depuis le départ de ton père, je considère que nous avons bien réussi.

— L'idéal serait que je parvienne à travailler suffisamment pour que vous laissiez tomber la Belding.

— Voyons donc ! Je suis encore assez en forme pour rapporter un peu d'argent.

— J'aimerais tellement que la vie vous soit plus douce...

— Elle l'est ! Ça pourrait être pire, tu le sais.

Olek observa la petite cuisine du logement qu'il louait avec sa mère non loin de l'usine. L'appartement sombre de la rue Richardson n'avait rien de luxueux. Au fil des années, ce minuscule quatre et demi avait été équipé de meubles trouvés ici et là. Les voisins de palier étaient plutôt bruyants, mais Dasha ne s'en plaignait pas. Elle avait un toit sur la tête et ils mangeaient à leur faim, c'était au-delà de ses espérances. Lorsque M<sup>me</sup> Batrova était décédée, Dasha avait récupéré une armoire de sa bienfaitrice dans laquelle elle rangeait la literie ainsi que des courtepointes que la gouvernante avait rapportées de Russie. Ces couvertures les tenaient au chaud et leur rappelaient à quel point ils avaient eu de la chance d'avoir été aidés par cette généreuse femme.

Olek mit de l'eau à bouillir. Sa mère aimait prendre un thé après le repas. Il commença à laver la vaisselle pendant qu'elle se reposait. Pour une fois, Dasha n'insista pas et le laissa faire. Elle paraissait fatiguée depuis quelque temps. Malgré ses longues heures au port, Olek tenait à alléger son fardeau.

— Je me demande souvent ce que nous serions devenus si nous nous étions installés dans l'Ouest comme prévu, lançait-il en essuyant les deux assiettes qu'il venait de laver.

— Je ne sais pas si nous aurions été plus heureux. Une chose est certaine, ton père serait encore parmi nous.

Dasha s'était levée pour prendre la théière et se verser une tasse avant de retourner s'asseoir.

— Ton père me manque toujours autant, mais la tristesse n'est plus aussi poignante. J'ose espérer qu'il est fier de nous, s'il nous voit de là-haut.

— Je suis certain qu'il l'est. Vous avez travaillé fort depuis notre arrivée à Montréal pour que je ne manque de rien. C'est à mon tour de le faire pour vous.

Olek remplit sa tasse à son tour et rejoignait sa mère à la table lorsqu'on frappa à la porte. Il fit signe à Dasha de rester assise et alla ouvrir. Adrien Robitaille se trouvait sur le seuil.

— Je m'excuse d'arriver sans prévenir, il fallait que je te parle, Olek.

M. Robitaille retira son chapeau et suivit Olek jusque dans la cuisine où Dasha, l'apercevant, l'invita à s'asseoir.

— Entrez, monsieur Robitaille, nous nous apprêtons à boire le thé. Vous en prendrez un aussi?

Dasha n'attendit pas la réponse et prépara une tasse pour le patron de son fils. Elle la déposa devant lui.

— Je ne voulais pas vous déranger à cette heure.

— Vous êtes toujours le bienvenu chez nous, monsieur Robitaille. Comment va votre femme?

— Oh ! Rose-Aimée va un peu mieux. L'hiver a été difficile pour ses poumons, elle se remet lentement d'une pneumonie.

Il y avait quelques années, lorsqu'elle s'était installée rue Richardson avec Olek, Dasha s'était liée d'amitié avec Rose-Aimée Robitaille, qui habitait à quelques rues de là et qu'elle croisait en se rendant à l'épicerie du coin. De santé fragile, Rose-Aimée, qui demeurait à la maison, aimait bien recevoir la visite de cette femme optimiste et presque toujours de bonne humeur. Même si elle s'était fait malmener par la vie, Dasha restait persuadée que des jours meilleurs s'offriraient à elle. Le couple Robitaille n'avait pas eu d'enfant et Adrien voyait en Olek le fils qu'il aurait aimé avoir. Quand il avait eu besoin de trouver des employés, M. Robitaille, alors contremaître au port, avait proposé du boulot à Olek. Le jeune homme travaillait bien et son employeur s'enorgueillissait de l'avoir pris dans son équipe.

M. Robitaille sirotait tranquillement son thé, entretenant la conversation avec Dasha. Elle lui expliquait que jadis elle faisait un sirop avec une plante qui poussait en Ukraine et qui avait comme vertu de dégager les bronches. Peut-être pourrait-elle trouver l'équivalent ici. L'homme l'écoutait attentivement. Olek, quant à lui, suivait la discussion d'une oreille distraite, sa mère avait toujours quelques remèdes de grand-mère à proposer pour soigner différents maux. La visite de son patron l'intriguait. Olek croisa le regard de Dasha, qui, se rendant compte qu'elle monopolisait l'attention de leur invité, s'excusa :

— Je jacasse comme une vraie pie. M. Robitaille est ici pour toi, Oleksander, je vais vous laisser.

— Vous pouvez rester, madame Vetrova, je n'ai rien à cacher.

M. Robitaille termina sa tasse et la repoussa délicatement de la main. Olek l'observait, attendant qu'il explique le but de sa visite. Visiblement, il ne savait pas par quel bout commencer. Relevant la tête, il regarda Olek, se racla la gorge et se lança :

— Dernièrement, j'ai remarqué que mes hommes sont moins efficaces. Je dois m'absenter souvent pour superviser les autres équipes et je suis forcé d'admettre que la vôtre est de loin la moins productive. Votre temps de déchargement est beaucoup plus long.

Olek s'adossa à sa chaise et croisa les bras. Son employeur n'insinuaient pas qu'il était fautif, mais Olek en faisait une affaire personnelle. Devant cet air renfrogné, M. Robitaille enchaîna :

— Tu n'es pas visé par ces propos, rassure-toi. Tu es un de mes meilleurs gars, le plus fiable et de loin le plus vaillant. En fait, je voulais t'offrir de devenir mon assistant. Tu continues de travailler comme tu le fais, mais tu supervises tes collègues.

L'homme cessa de parler, attendant une réaction de la part d'Olek. Celui-ci décroisa les bras et regarda son patron droit dans les yeux.

— J’imagine qu’ensuite je viens vous rapporter leurs faits et gestes...

Le visage de M. Robitaille s’empourpra. Il tenta de s’expliquer.

— Je sais que la plupart travaillent avec efficacité, ce sont les pommes pourries que je voudrais connaître. Savoir qui mine le moral des autres et les incite à paresser.

— Autrement dit, vous voulez que je les espionne, résuma Olek d’un ton caustique.

— Uniquement dans le but d’améliorer notre rendement. Disons que ça me faciliterait grandement la tâche. Je ne veux plus traîner ces boulets. Il y a des tonnes d’hommes travaillants qui se cherchent un emploi et qui ne demandent qu’à prendre leur place. J’ai besoin de gens efficaces dans mon équipe, pas des gars qui passent leurs journées en *break*.

— Je ne suis pas certain que ça me tente de faire ça...

— Tu as toute ma confiance, Olek. Crois-moi, j’ai bien réfléchi avant de venir te proposer ça. Il n’y a qu’à toi que je peux demander une chose pareille.

Olek le savait très bien. M. Robitaille l’avait toujours traité comme un fils depuis ses débuts comme débardeur. Il n’avait jamais rien eu à dire contre son patron. Celui-ci avait raison

lorsqu'il racontait que certains hommes se la coulaient douce pendant que d'autres bossaient avec acharnement. Des noms lui venaient d'ailleurs en tête. Le visiteur prit un ton rassurant.

— Les hommes ne seront pas au courant de ce que je t'ai demandé. Nous nous montrerons discrets. Je te promets d'agir avec tact quand je les rencontrerai pour leur parler de leur manque d'efficacité.

— Tant que vous me donnez l'assurance qu'ils auront droit à une seconde chance après votre avertissement, renchérit Olek. C'est hors de question que je sois la cause de leur renvoi.

— C'est entendu ! Tout le monde aura droit à une deuxième chance. Marché conclu ?

Olek pinça les lèvres et serra la main que lui tendait M. Robitaille. Il ne savait pas du tout où cela le mènerait, son employeur avait besoin de lui et il ne pouvait pas le laisser tomber.

\* \* \*

Olek n'avait pas changé sa façon d'agir sur les quais. Il travaillait avec la même assiduité, mais, comme le souhaitait M. Robitaille, il surveillait discrètement ses coéquipiers. La demande de son patron l'avait placé dans une mauvaise position, et Olek, mal à l'aise, essayait de se comporter normalement. Il comprenait qu'Adrien Robitaille devait répondre de son équipe auprès de ses supérieurs et qu'il se

trouvait lui-même dans une situation fort délicate, s'obligeant à demander à son employé d'espionner ses collègues et de rapporter leurs comportements.

Olek travaillait pour M. Robitaille depuis bientôt un an et son statut d'immigrant lui avait valu plusieurs fois les moqueries des gars. À présent, il se faisait respecter d'eux en leur prouvant qu'il avait la force et le tempérament nécessaires pour faire ce métier. Il s'était même lié d'amitié avec quelques-uns d'entre eux, dont Joseph Pageau, de cinq ans son aîné. Ce rôle de délateur que M. Robitaille lui imposait, Olek ne savait qu'en faire. Il s'était promis d'être un peu plus tolérant aux écarts des hommes, choisissant volontairement de redoubler d'ardeur si cela pouvait éviter un renvoi.

Les muscles endoloris, Olek s'évertuait à terminer de vider une cargaison avant de faire une pause. Si la plupart de ses collègues travaillaient d'arrache-pied sans trop rechigner, certains faisaient partie de ce groupe de pommes pourries dont M. Robitaille souhaitait se débarrasser. Olek en avait déjà ciblé quelques-uns et s'était résigné à les dénoncer. Le patron devait les rencontrer pour les aviser qu'il ne tolérerait plus les pertes de temps inutiles.

En remontant de la cale, Olek remarqua un attroupement près des caisses de bois sur le quai. Déposant la poche de jute qu'il transportait, il s'approcha et constata qu'il y avait une altercation entre Jos Pageau, Bob Patenaude et John O'Mailey. Ce dernier tenait fermement Pageau par-derrière

tandis que Patenaude lui assenait un violent coup de poing dans le ventre. Pageau tomba à genoux au moment où Olek leur cria d'arrêter. O'Mailey leva la tête vers lui, envoya un coup de pied à Pageau avant de le laisser, gisant par terre. Les deux bagarreurs passèrent devant Olek en fanfaronnant et O'Mailey pesta que les maudits *stool pigeons* n'avaient pas leur place dans leur groupe de débardeurs.

Ceux qui n'étaient pas intervenus lors de la rixe commencèrent à se disperser, reprenant leur travail. Olek rejoignit Pageau. L'homme plié en deux toussait bruyamment. Il se releva, se mit à genoux et essuya son nez ensanglanté sur la manche de sa chemise. Olek lui tendit la main pour qu'il se remette sur pied, ce qu'il fit avec peine. Il l'aida à marcher jusqu'à une caisse, où Jos s'assit pour reprendre son souffle.

— Ces maudits-là m'ont sauté dessus.

Jos Pageau toussa et cracha par terre.

— Merci de ton intervention. Les autres gars s'étaient figés, personne n'a pensé leur dire d'arrêter. Ils ont tous peur de ces deux énergumènes.

O'Mailey et Patenaude faisaient la pluie et le beau temps dans leur groupe. Jos n'avait pas tort, la plupart des hommes craignaient les deux bagarreurs. Il sortit son mouchoir et se moucha bruyamment.

— Je commence à en avoir plein le casque que certains se pognent le cul pendant que d'autres travaillent, expliqua-t-il en toussant.

Olek le pria de reprendre son souffle avant de continuer. Jos hocha la tête pour signifier qu'il allait mieux et entreprit de raconter son récit.

— En remontant les poches, j'ai trouvé O'Mailey et Patenaude encore assis sur une caisse à fumer tranquillement pendant qu'on travaille comme des imbéciles. Tout ce que je leur ai dit, c'est qu'ils n'étaient pas payés à ne rien faire. Ils m'ont sauté à la gorge. Si Patenaude avait été seul, je me serais défendu sans trop de peine, mais avec O'Mailey, je n'avais aucune chance. Deux fous furieux!

Olek réalisa qu'il était peut-être le responsable de cette empoignade. O'Mailey et Patenaude avaient sûrement reçu un avertissement de M. Robitaille. Ils avaient sans doute cru que Pageau avait informé le patron de leur nonchalance. Jos confirma sa pensée :

— Ils m'ont dit de fermer ma grande trappe et d'arrêter de bavasser au bonhomme Robitaille parce que, la prochaine fois, ce serait autre chose qu'un coup de poing dans le ventre que je recevrais. Voir si j'ai rien que ça à faire, aller bavasser!

Jos se releva et secoua ses vêtements. Olek se sentit désolé pour son ami qui avait reçu les coups à sa place.

— C'est clair, maintenant, que personne ne va vouloir les dénoncer. Je comprends pourquoi personne ne veut avoir affaire à eux !

Olek serra les poings. Il suivit son ami vers la cale pour continuer le déchargement. M. Robitaille devait mettre fin à cette menace grandissante. Ces deux vauriens ne pouvaient faire la loi sur le quai.

\* \* \*

Olek avait été retenu par M. Robitaille, qui avait attendu la fin de la journée pour lui parler en privé. Depuis le départ de Bob Patenaude et John O'Mailey, les choses s'étaient grandement améliorées. Le climat de travail avait été assaini et l'ambiance tendue des derniers mois avait laissé place à une franche camaraderie dans l'équipe de débardeurs. Les hommes vidaient les cales entièrement puis prenaient une pause, comme ils l'avaient toujours fait avant que Patenaude et O'Mailey enveniment la situation. Les employés récalcitrants étaient rentrés dans le rang, travaillant d'un labeur inébranlable. M. Robitaille était satisfait de la tournure des événements et heureux de s'être débarrassé des deux hommes qui minaient l'atmosphère depuis trop longtemps. Les efforts fournis étaient constants et, rapidement, l'équipe était devenue la plus productive de toutes celles dont il avait la responsabilité.

Olek savourait les dernières lueurs de cette journée avant d'aller rejoindre Jos et ses coéquipiers qui se trouvaient déjà

à la taverne pour boire quelques bières. Une fois n'était pas coutume et il se sentait le cœur à la fête. Un peu plus tôt, M. Robitaille l'avait pris au dépourvu en annonçant à tout le monde qu'Olek agirait désormais à titre de responsable lorsqu'il s'absenterait. Son salaire se verrait augmenté de quelques dollars, ce qui enchantait Olek. Ses compagnons s'étaient réjouis pour lui, le félicitant et lui offrant la tournée après le travail.

Olek s'alluma une cigarette et s'adossa à une pile de caisses sur le quai. Il fixait le soleil qui se couchait sur la ville. Il avait toujours aimé l'atmosphère du port à cette heure. Tout redevenait tranquille après le départ des débardeurs. Une journée se terminait, une autre commençait dès l'aube. Olek regarda sa montre de poche et écrasa du talon sa cigarette. Ses compagnons l'attendaient.

Il fit quelques pas avant d'apercevoir une silhouette qui marchait dans sa direction. En reconnaissant O'Mailey, il s'arrêta.

— Comme ça, le lèche-bottes du bonhomme Robitaille a eu une promotion.

— Les nouvelles vont vite, lança Olek en essayant de rester calme.

O'Mailey avait toujours été imprévisible. Olek chercha du regard Patenaude, qui n'était jamais bien loin de son

comparse. Il ne l'aperçut pas. Si la bagarre éclatait, à un contre un, Olek avait une chance. Il serra les poings, prêt à toute éventualité.

— On aurait dû penser que Pageau était trop pissou pour nous dénoncer. C'était toi, pendant tout ce temps, qui bavassais à Robitaille.

— Si vous aviez travaillé sans perdre votre temps, vous n'en seriez pas là, expliqua Olek qui sentit une présence derrière lui.

Se retournant, il fit face à Patenaude qui tenait une barre de fer. Il réagit juste à temps lorsque celui-ci tenta de le frapper. Il recula jusqu'aux caisses qui trônaient sur le quai. O'Mailey fonça dans sa direction, faisant tomber au passage de lourdes boîtes sous lesquelles Olek se retrouva coincé. Ce dernier se dégagea, se releva avec peine, une douleur à l'épaule le faisant grimacer. O'Mailey le poussa de nouveau par terre, mais il se releva encore. Il décida de tourner les talons, espérant que les deux malveillants comprendraient qu'il n'était pas fait de la même fibre qu'eux et qu'il ne cherchait pas la bagarre. Patenaude, qui s'était rapproché, le frappa de toutes ses forces dans le dos avec la barre de fer. La douleur fut fulgurante. Olek poussa un cri et tomba, évanoui, la face la première sur le quai.

